

ENTRETIEN SOPHIE CALLE / DANIEL BUREN

C'est en répondant à une petite annonce que Daniel Buren est devenu le commissaire d'exposition de l'artiste française. Retour sur une collaboration exceptionnelle.

DANIEL BUREN PREND SOIN DE SOPHIE CALLE

Prenez soin de vous : c'est le titre de l'étonnante exposition de Sophie Calle dans le pavillon français de la Biennale de Venise. Un vaste ensemble, plus visuel que jamais, de photos, de textes, de films aussi, où une sexologue, une juge, mais aussi des actrices (Amira Casar, Jeanne Moreau, Arielle Dombasle), des chanteuses (Feist, Peaches, Nathalie Dessay) interprètent chacune à leur manière un mail de rupture reçu un matin par Sophie Calle. Histoire d'épuiser la lettre. Mais la surprise est encore ailleurs : dans le renouvellement formel impulsé dans l'œuvre de Sophie Calle. Assis à l'ombre du pavillon français, interview croisée entre l'artiste et son commissaire d'exception choisi par petite annonce, Daniel Buren. Retour sur une collaboration pas comme les autres.

ENTRETIEN > Pour les artistes, la Biennale de Venise est un moment d'intense visibilité et d'hypermédiatisation. Comment l'avez-vous vécu ?

Sophie Calle – Je crois que ça se passe bien, non ? C'est surtout un moment de grande visibilité internationale. Si tu veux rater une exposition, mieux vaut échouer à Pontarlier...

Daniel Buren – Un artiste qui se ramasse ici est mort.

S. C. – En fait, je réalise seulement maintenant le risque que cela représentait !

Vous étiez pourtant déjà venue...

S. C. – Je n'y suis venue qu'une seule fois, en 2003. Je m'étais jurée de ne jamais y revenir ! Enfin, en touriste. La Biennale n'est pas le seul lieu pour voir beaucoup d'expositions et rencontrer les gens du milieu de l'art. Alors, mes mois d'été, mon temps libre, je préfère l'occuper ailleurs et à d'autres choses.

D. B. – Pour un artiste, c'est difficile de venir à la Biennale quand on n'a rien à y montrer. Moi, j'ai déjà été invité à occuper le pavillon français en 1986, et j'y suis retourné l'an dernier à l'invitation de mon ami Patrick Bouchain pour la Biennale d'architecture. Donc je connais très bien ce pavillon français, sa mauvaise architecture inspirée du XVIII^e siècle français. En faisant coffrer la façade du pavillon, j'ai fait gagner de l'espace.

Même avec ce geste architectural, vous restez le commissaire d'exposition de Sophie Calle à Venise ?

D. B. – Oui, ou son scénographe, un terme qui ne me gêne pas du tout. A partir du moment où j'ai été enthousiasmé par son projet, j'ai fait tout mon possible pour l'aider. Mais pas à la manière de bien des commissaires qui se mêlent du travail de l'artiste. Par exemple, il y a de la prolifération dans son travail. Je ne suis pas là pour l'arrêter, mais pour l'aider à rendre visible cette prolifération.

Alors, Sophie, qu'est-ce qui vous a arrêtée ?

S. C. – Il y a dans ce projet une folie, quelque chose de déraisonnable. Ceci dit, je cherche toujours une fin qui s'impose. Je demandais à la chanteuse Peaches

une question de confiance. C'est peut-être naïf, mais je donne plus de valeur au fait d'être appréciée par un artiste. Et quand cet artiste s'appelle Daniel Buren, c'est encore mieux. Sa réponse à ma petite annonce m'a beaucoup surprise, d'autant que je pensais qu'il n'appréciait pas mon travail.

D. B. – Pourtant, dans mon CV, je te rappelais que je t'avais déjà invitée dans une exposition, vers 1981-1982 !

S. C. – Oui, c'est vrai. Mais les choses sont ainsi faites que nous n'étions pas dans la même "famille" du milieu de l'art. Si j'avais choisi moi-même mon commissaire d'expo, je n'aurais jamais pensé, ni osé penser à Daniel. Mais dès que j'ai eu sa réponse, il n'y avait plus d'hésitation. Mon choix était fait.

Comment a-t-il travaillé avec vous ?

S. C. – Il fut un allié, un complice. Très tôt, il m'a conseillé de m'éloigner du format livre. D'occuper le mur. J'ai travaillé en ce sens, en dissociant le texte et l'image, pour donner plus de visibilité à l'ensemble. J'ai aussi invité le graphiste Christophe Brunnequell pour la mise en page des textes. Et puis il y a tous les films sous-titrés de ces femmes qui commentent la lettre,

et qui permettent aux visiteurs étrangers de suivre le projet sans comprendre le français. Bref, tout cela m'a incitée à chercher ailleurs, à varier mon style, à me préoccuper beaucoup plus de la forme que d'habitude.

Pensez-vous que cette collaboration fasse même évoluer votre œuvre à venir ?

S. C. – Je ne sais pas, c'est encore difficile à dire. Mais je crois, oui.

“ Un artiste qui se ramasse ici est mort.” Daniel Buren

D'ailleurs je montre également à Venise un ensemble de pièces sur la mort de ma mère. Et je vois bien que je vais vers une recherche d'images différentes.

Comme quoi, les artistes peuvent finalement avoir besoin d'un commissaire d'exposition...

S. C. – Daniel, peut-être pas. Mais moi oui, j'avais besoin d'un véritable commissaire pour penser mon exposition. Quand j'ai passé la petite annonce, je m'étais préparée à l'éventualité de ne pas en trouver. Et à aller à Venise toute seule...

D. B. – Je suis sûr que notre exemple sera suivi par d'autres. Généralement, l'artiste choisit une personnalité importante du milieu de l'art, il va chercher le pouvoir. Il y a au fond peu d'artistes vraiment originaux, qui n'acceptent pas tête baissée ce qu'on leur recommande de faire. Mais l'artiste a en réalité beaucoup plus de pouvoir qu'il ne croit.

Propos recueillis par Jean-Max Colard



Florian Kleinemann

d'interpréter musicalement la lettre, mais elle était tout le temps occupée. Un jour, elle m'a donné rendez-vous à Berlin, où j'étais quand j'ai reçu ce mail de rupture. De Berlin à Berlin, c'était une fin. Je me suis arrêtée là.

Le fait d'avoir choisi un artiste comme commissaire change-t-il vraiment les choses ?

S. C. – La différence est fondamentale. C'est d'abord